

## Adagio / Lapidation

Suzanne Jacob

---

Numéro 117, printemps 2008

Musique!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Jacob, S. (2008). Adagio / Lapidation. *Moebius*, (117), 73–76.

## SUZANNE JACOB

### *Adagio / Lapidation*

J'ai sous les yeux la partition de l'*Adagio* du Concerto n° 3 en Ré mineur pour hautbois d'Allessandro Marcello, transcrit par Jean-Sébastien Bach (BWV 974), qu'une amie m'a offerte il y a un mois, après m'avoir fait entendre l'enregistrement de l'exécution qu'en a faite Glenn Gould. Après quoi, j'ai dû filer, j'étais en retard. Je me disais que de ma vie je ne réentendrais plus cette exécution de Glenn Gould. Je me disais que ma nuit m'accompagnait en plein jour, qu'elle venait à nouveau d'être transfigurée, que j'avais eu cette chance improbable de n'avoir jamais entendu l'*Adagio* avant que mon amie me le fasse entendre, que je ne l'entendrais jamais plus de l'extérieur. Je n'aurais désormais qu'à mettre la partition sous mes yeux pour l'entendre à l'intérieur. Je pouvais devenir sourde, l'*Adagio* resterait intact. Puisque le jour ne cessait pas là où il aurait dû cesser, j'allais retourner à ma *Partita*, la Sixième; j'allais continuer sa destruction commencée la veille de la disparition de ma mère, un an plus tôt. Quand j'étais petite, le poème dont je ne connais pas l'auteur avait promis : « Si tu es froide, aucun soleil ne brillera. » Ma mère était morte et aucun soleil ne cessait de briller. Au contraire, des soleils éclaboussants se multipliaient entre le granit et le chrome.

Dans les jours qui ont suivi cet événement de l'*Adagio*, Mona Latif Ghattas a témoigné à la radio du déroulement, dans un stade d'un pays islamiste, de la lapidation d'une femme présumée coupable d'adultère. Un ami m'a rapporté le témoignage de Mona Latif Ghattas. Il m'a rapporté qu'on creuse un trou dans la terre du stade, de la hauteur des pieds au cou de la femme présumée coupable

d'adultère et qu'on y enterre cette femme debout, vivante, jusqu'au cou. Il n'y a plus que sa tête vivante à voir. Le père et la mère de cette femme s'exécutent. Ils exécutent leur fille en lui lançant des pierres à la tête.

Deux exécutions capitales : 1) l'*Adagio*, 2) la femme présumée adultère. L'une privée, Glenn Gould ayant renoncé aux exécutions publiques ; l'autre, publique, *live*, dans un stade.

Glenn Gould a souvent dit que c'est avant tout la pensée qui exécute la musique. L'*Adagio* de Marcello / Bach peut donc, si on suit Glenn Gould, être servi à n'importe quelle sauce, pourvu qu'il y ait une pensée qui le fasse. L'*Adagio* a sans doute déjà été exécuté au nom de diverses pensées sportives ou commerciales. Pour une pub pensée de patates frites à trois étages. Pour une pub pensée d'assurances, ou de Hummer. Un poète pourrait consentir, à la suggestion d'un concepteur / metteur en lecture, à lire son poème sur l'*Adagio*. Alors l'*Adagio* subirait le sort de toute la musique, classique ou pas. Il créerait l'ambiance. Il fournirait l'atmosphère. Il meublerait le silence. Existe-t-il encore un silence non meublé ? La musique illustre. Elle participe à sa propre exécution. Et est-ce la pensée qui exécute la lapidation ? C'est là ma question. C'est la question qui taraude la consciente pensante, c'est ce qui l'amène tout droit au gouffre creusé au fil des siècles par le singe qui s'est mis à penser. Ma pensée de singe qui s'est mise à penser n'échappe jamais à cette question qui devrait être toute la question de la littérature et qui l'est peut-être. Je ne peux pas y échapper. Je ne peux pas arrêter d'entendre cette question à travers ce que je détruis de la *Partita*, à commencer par les arpèges de la *Toccata* : « Est-ce que c'est la pensée qui exécute la lapidation ? »

Plus tard encore, j'entre dans un Dollarama pour tuer un temps d'attente aux photocopieuses. Au rayon des jouets, trois femmes musulmanes s'amuse follement à essayer les mitraillettes et les revolvers. Je leur dis en souriant : « Vous feriez des économies en leur offrant des pierres à lapidation. » Elles ne comprennent pas ma langue, mais mon sourire nous rend complices. Elles éclatent de rire. Elles rajustent leur voile. Leurs mains disparaissent dans les tis-

sus. Il n'y a plus que les têtes vivantes à voir et les canons des mitraillettes qui nous pointent.

Rue Parthenais, dès la première mesure de l'*Adagio* et jusqu'à la dernière harmonique, écrire devient une insanité, une imposture. Penser, encore pire. Toute la pensée paraît déjà pensée et exécutée. Lorsque la partition indique un *forte*, Gould ralentit et joue *piano*. Ralentir, ralentir et chuchoter, devient un *forte*. Lorsque l'*Adagio* est terminé, nous sommes étonnées, mon amie et moi, de découvrir que nous sommes revenues au même lieu et au même temps d'où nous avons été déplacées. Nous nous retrouvons comme s'il y avait longtemps que nous ne nous étions vues. Notre corps, notre visage, notre voix, nous les récupérons, saisies qu'ils soient les mêmes qu'avant l'écoute.

Le récit de Mona Latif Ghattas me fait entrer dans le stade, me contraint à cet espace et à ce temps. Je n'en sors pas. J'y suis clouée. Je vois clairement la tête vivante de la femme présumée coupable d'adultère. Je vois la foule et ai-je le choix de ne pas la devenir ? Je deviens cette foule, quoi que j'en dise, je la deviens sous le soleil brillant. Je vois le père et la mère s'exécuter et exécuter leur fille. J'entends le concert de la foule. Le récit me remplit les yeux. Je dis : « Cesse ! » Je veux que le récit cesse dans mes yeux. Le soir, je perds mes lunettes de lecture. La nuit, j'entends l'*Adagio*. Je fais un cauchemar. C'est la tête de Glenn Gould que les parents islamistes lapident. Sa pensée. Je m'éveille en criant. J'entends mon cri. Je le fais taire. « Tais-toi. » Le cri répète qu'il n'écrit plus, qu'il n'écouterait plus. Je me rendors. La tête vivante de ma mère émerge au centre du stade. Sa tête vivante dodeline (c'est le mot du rêve) et sourit : « N'écris plus, *pense positif*, détruis plutôt la *Partita*. » Dans le cauchemar, je comprends que c'est un cauchemar. Jamais ma mère n'aurait prononcé *pense positif*. Trop âgée pour un pareil concept, un de ces concepts qui saccagent la pensée présumée coupable, qui la traînent au stade, qui l'enterrent debout, vivante, qui la lapident.

Le récit me livre à la foule hypnotisée. Je ne peux pas m'en distancer. Mon corps hallucine avec elle. L'*Adagio* me déplace de la foule, m'en arrache, me donne d'emblée accès au silence non meublé au sein duquel la pensée re-

devient l'écoute détachée. « Que fais-tu de ce sentiment de détachement ? » s'enquiert l'animateur. Comment lui répondre poliment ? Il n'y a pas une chose telle que le sentiment dans l'écoute détachée. Il n'y a que l'écoute. Et revenir à sa table de travail vers le livre est une épreuve. Ce n'est qu'une fois le corps réincarcéré dans le détail des mots, qu'une fois les mains à nouveau menottées aux mots, qu'une fois retrouvée la jouissance de cette emprise, de cette captivité, qu'écrire peut recommencer peut-être, un écrire qui ne serait qu'écoute à jamais inachevée.